

berliozii, mais, j'en suis convaincu, les autres espèces vivant au Gabon, *E. albidus* Druce et *rectifascia* Roths. procèdent de même au lavage de leur tube digestif, grâce à leur trompe rudimentaire, organe dont l'étude vient d'être entrepris, sur du matériel Gabonais, par l'un de nos éminents Collègues d'Afrique du Sud, M. J. S. TAYLOR, Entomologiste du Gouvernement à Port-Elizabeth. On peut croire que le comportement des femelles, plus rarement rencontrées dans la nature, est en tous points, semblable. Bien d'autres questions restent encore actuellement sans réponse : les *Epiphora* sont-ils les seuls Attacides capables de boire ? leur faut-il, pour s'abreuver, certaines conditions atmosphériques ? vivent-ils plus longtemps que les autres représentants de la famille ?

Autant de petits problèmes de biologie à résoudre sur le terrain, malgré certaines difficultés d'observation, il est vrai, par ceux que ne laissent pas indifférents les divers aspects de la nature tropicale.

PANTHEA COENOBITA Esper en France

par J.-T. BETZ

Panthea coenobita, qui n'a été signalé que de loin en loin dans notre pays, est-il, finalement, plus répandu qu'on ne le croit ?

Espèce euro-asiatique, largement distribuée en Europe Centrale et orientale, surtout au nord du 46° parallèle, elle est réputée rare, même dans ses stations typiques. Son biotope est diversement apprécié, certains auteurs décrivant le papillon attaché aux terrains sablonneux ou gréseux, d'autres le considérant lié aux forêts humides. Il semble que les uns et les autres soient dans le vrai car *Panthea coenobita* est un hôte des forêts de conifères et, sa chenille, vivant sur les sapins, les pins, les mélèzes et les épicéas, il semble naturel qu'à des peuplements spontanés d'espèces de conifères différents correspondent des terrains et des micro-climats également différents.

En France et en Belgique, c'est nettement dans la forêt humide qu'il faut situer le domaine de cette espèce. Elle a été signalée plusieurs fois de divers points de Belgique (et par nous-même en 1937), généralement par individus isolés. Toutes ces stations sont dans les Ardennes ou, tout au plus, aux confins du Massif, dans une région où existent le sapin (*Abies*), peut-être à l'état spontané, et l'épicéa (*Picea*) introduit. Il convient ici de rappeler que l'Ardenne primitive (l'*Arduenna silva* des Latins) n'était pas une forêt de conifères et que ceux-ci ont été plantés vers le début du XIX^e siècle, en partie pour assécher les tourbières, ce qu'ils sont malheureusement arrivés à faire au grand dam de la faune et de la flore relict, et pour enrichir le pays couvert d'arbres rabougris ou tourmentés, sans utilisation pratique.

Connue, en France, des Alpes (Chartreuse ; environs d'Argen-

tière, Haute-Savoie, où nous l'avons prise personnellement), elle a été indiquée il y a fort longtemps de Colmar, référence qu'il faut tenir pour très approximative et comprendre plutôt comme un point indéterminé des Vosges. Enfin, en 1912, elle a été prise dans la forêt de Raïsmes (Nord), station qui demande confirmation, sans devoir être rejetée.

Tels étaient, pour notre pays, les seuls points, sûrs ou douteux, où *Panthea coenobita* avait été donné jusqu'à ce jour. Il convient d'ajouter que dans la collection du Musée de Strasbourg existe aussi une série de *P. coenobita* étiquetés « Elsass ». Les étiquettes furent placées vers 1890 par l'administration, alors allemande, du Musée, sous les exemplaires nus provenant de collections locales. Le même modèle d'étiquettes figure sous un grand nombre d'exemplaires de beaucoup d'autres espèces provenant aussi de collections différentes et rien ne prouve que ce matériel ait été effectivement capturé en Alsace. En effet, certains papillons appartenant manifestement à une même série originale portent ces étiquettes « Elsass » alors que d'autres de la même série portent des indications différentes sur étiquettes d'origine (Suisse notamment). Il est permis de penser que le détenteur initial de ces séries n'étiquetait qu'un ou deux exemplaires et que les étiquettes furent ajoutées par la suite sans grand souci de vérification et par simple approximation : la collection ayant appartenu à un lépidoptériste du pays, on tenait pour acquis que le matériel en provenait aussi. Au bénéfice du doute, nous admettrons donc que *P. coenobita* existe probablement dans l'est de la France, mais continuerons à considérer comme suspecte la valeur d'étiquettes placées bien après la disparition du détenteur original sous du matériel lui ayant appartenu.

Nous avons eu la surprise, récemment, en inspectant la collection rudimentaire d'un jeune entomologiste de Fourmies, d'en découvrir 2 exemplaires, capturés à Fourmies (Nord) en Juin 1953.

C'est cette découverte fortuite, au début de cette année (1956), qui nous a conduit, quasi mathématiquement, à capturer l'espèce trois semaines plus tard, le 30 Juin, aux Hauts-Buttés (Ardennes). Il suffisait de pointer les stations déjà connues de Belgique et celle, toute nouvelle, de Fourmies, sans avoir besoin de s'en référer à celle de Raïsmes, pour se rendre compte que le papillon existait sûrement aussi dans cette partie des Ardennes françaises qui, de Rocroi-Monthermé jusqu'à Givet, s'avance comme un coin en Belgique, en plein cœur du Massif.

Au cours d'une chasse de nuit, le 30 Juin 1956, en compagnie de notre ami J. BÉHAGHEL de Cysoing (Nord) à qui nous devons déjà plusieurs découvertes inédites pour le Nord, nous avons pris 6 exemplaires (5 ♂ et 1 ♀) en parfait état. Le score aurait, sans nul doute été plus important si un incident baroque n'était venu contre-carrer nos recherches. Nous disposions de 2 lampes à vapeur de mercure, placées à 1 Km. l'une de l'autre. Tandis que nous étions en surveillance près de l'une d'elles, l'autre était observée de près

par un chat échappé de la ferme qui nous fournissait le courant ; de très nombreux papillons, dont *coenobita*, furent dévorés ou lacérés. Outre ceux que nous avons perdus de la sorte, il est permis de penser qu'un certain nombre a dû nous échapper, soit que les exemplaires se soient posés dans l'herbe sans que nous les ayons vus, soit qu'ils se soient envolés après quelques rondes autour de la lampe. On conviendra qu'une estimation de 10 soit acceptable, mais, même en nous en tenant au chiffre de 6, il est permis de dire que *Panthea coenobita* n'est pas une espèce particulièrement rare aux Hauts-Buttés (489 mètres).

Les exemplaires de la collection Demarquay, de Fourmies faisaient partie d'une série plus longue (6 individus, croyons-nous) qui avait été partiellement détruite (!) pour faire de la place (!) et parce que ce débutant ne s'était pas rendu compte de la qualité de ses captures. Ils avaient tous été pris aux lumières ordinaires d'une usine située à 200 mètres de la forêt, où seule une maigre rangée d'épicéas existe à relative proximité. La chose mérite d'être notée car elle semble indiquer que le papillon est vagabond et peut se fixer même sur des peuplements insignifiants de conifères. Dûment chapîtré, et bien que ne possédant pas de lampe spéciale, cet amateur a repris le papillon cette année même, le 7 Juillet.

L'examen de la carte montre qu'un énorme hiatus existe entre les stations du nord de la France et de Belgique et celles des Alpes. Il nous paraît tout à fait improbable que *Panthea coenobita* ne se retrouve pas un jour dans ce vaste secteur oriental de la France où pins et sapins abondent souvent, notamment dans les Vosges et le Jura. L'espèce est connue du Jura Suisse, à l'ouest de Neuchâtel, bien près de notre frontière, et c'est évidemment le premier territoire à explorer.

Si *P. coenobita* est passé inaperçu jusqu'ici, c'est en grande partie, croyons-nous, parce que beaucoup de nos chasseurs s'obstinent à visiter surtout des régions plus propices à la capture d'autres espèces. On comprend, bien entendu, que les entomologistes préfèrent exploiter des régions où la faune est variée (et connue) et qu'ils situent la période de leurs chasses en été, mais si c'est une méthode qui « rend », il n'en est pas moins vrai qu'en s'écartant trop souvent des secteurs qui leur paraissent moins propices et surtout en ne chassant pas plus tôt en saison (en mai, juin) ils manquent indiscutablement des chances de découvertes. Les dates de 30 juin et 7 juillet 1956 n'ont qu'une valeur partielle ; en effet le retard considérable de la saison de 1956 a été suffisamment remarquable pour admettre qu'en année normale, c'est à la fin mai et au début juin qu'elles auraient dû se situer.

Les Ardennes, certes, méritent leur réputation de pays rude — le plus rigoureux et le plus tardif de France, et de loin, à altitude égale — mais elles recèlent une faune et une flore si particulières et si exceptionnelles, que des chasses bien organisées contribueraient

à coup sûr à la connaissance accrue de notre faune. N'y avons-nous pas capturé aussi, le 30 Juin, *Acronycta menyanthidis*, connu seulement de France par l'exemplaire que signalait récemment du Massif Central notre ami J. BOURGOGNE ?

Cette note était déjà composée lorsque nous avons appris que deux nouveaux exemplaires avaient été repris par M. DEMARQUAY à Hirson (Aisne), confirmant par là pleinement la présence de l'espèce dans toute la région.

SCABIOSA Scheven et **MEGORION** Burgeff = **ROMEO** Duponchel
sont bien des espèces différentes

par L. LE CHARLES

Ayant entrepris depuis plusieurs années l'étude des armures génitales des ZYGENIDAE PALÉARCTIQUES, j'ai été amené à examiner plus profondément ce que l'on appelle généralement *Z. scabiosae* Schewen et *megorion* Burgeff. Les armures ♂ se révèlent être d'un type entièrement différent pour constituer 2 espèces. Cela m'incita à étudier de plus près la biologie des 2 formes.

Je reçus en provenance du Mont Agel (A.-M.) quelques ♀ vivantes de *Z. megorion* = *romeo* Dup.; elles déposèrent leurs œufs contre les parois de la boîte métallique recouverte de buvard humide. Les œufs de couleur vert d'eau, en forme de parallépipède aux angles arrondis, sont déposés en petits paquets. L'évolution étant très rapide, le problème de la nourriture était urgent.

Un fait est certain : les chenilles de Zygènes sont inféodées aux légumineuses herbacées ou aux ombellifères. Je décidai donc d'offrir à mes élèves un bouquet de différentes légumineuses : *Vicia*, *Lotus*, *Hippocrepis*, *Coronille*, *Lathyrus*, *Trifolium*, *Astragalus*, *Onobrychis*. Je répandis mes chenillettes sur le bouquet. Le lendemain matin je constatai leur réunion sur le *Lathyrus heterophyllus* et sur le *Lathyrus angulatus*, aucune sur les *Vicia*. Elles commencèrent à se nourrir en mangeant la surface supérieure des feuilles et s'enfoncèrent progressivement dans leur épaisseur sans être pour cela mineuses, et l'on pouvait remarquer qu'elles traçaient en surface une tranchée sinueuse au fur et à mesure qu'elles mangeaient en avançant; elles baignaient dans l'humidité constante de la sève. Ce comportement dura le temps de 2 ou 3 mues, ce que je ne peux pas préciser d'une façon absolue. Puis vers la fin d'Août elles se réfugièrent sous des débris de pots de fleurs et dans des plis de carton ou de papier mis à leur intention où elles prirent leur peau d'hiver; elles hibernèrent dans un bac de verre recouvert de toile métallique et placé sur mon balcon. Je n'avais pas le choix et cet endroit se révéla néfaste pour mes élèves par suite de la sécheresse de